

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

M. de la Roche

JOURNAL DES ÉTUDIANS.

PRIX : (PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.) QUATRE SOUS.

1^{re}. ANNÉE.] Samedi, 26 Decembre 1840. [No. 3.

SOMMAIRE.—Monsieur Pierre.—Un épisode de la vie de Marie Stuart.—Le dedans jugé par le dehors.—Pensées.

MONSIEUR PIERRE.

NOUVELLE.

SUITE.

Chaque matin, lorsqu'il arrivait le dernier à l'atelier, toujours vêtu avec une certaine recherche, les ouvriers se levaient d'un air de politesse moqueuse :

—Que désire monsieur ? demandait-on en lui présentant respectueusement un siège. Monsieur voudrait sans doute un service de vermeil pour sa table ? Monsieur n'est-il pas l'ambassadeur de Portugal ou le directeur du Mont-de-Piété ?

Et quand Pierre, sans répondre, s'asseyait devant son établi :

—Ah ! grand Dieu ! reprénaient les mystificateurs ; que fait là monsieur le marquis ?... La limaille va lui noircir les mains... monsieur le marquis a oublié ses gants. Veut-il accepter en place ma paire de chaussons.

Ces railleries, répétées avec la persistance cruelle que mettent les gens grossiers dans leurs vengeances, finirent par exaspérer Rouvière qui résolut de quitter définitivement l'orfèvrerie.

Mais encore fallait-il trouver un autre état à proposer à son oncle, et M. Pierre n'en trouva aucun qui eût le don de lui plaire. Il avait bien pensé à l'imprimerie ; mais il eût fallu apprendre l'orthographe, toucher à des caractères noirs, et se tenir debout, trois conditions qui lui semblaient impossibles à subir ; le commerce eût aussi été de son goût, sans la nécessité de porter des paquets et de savoir calculer ; quant aux métiers de force, il n'y voulait même plus songer depuis l'essai qu'il en avait fait chez le maître menuisier : enfin le hasard vint à son secours.

Il y avait un professeur de musique dans la maison même de l'orfèvre chez lequel Rouvière travaillait. C'était un de ces talents universels fort communs dans les rues de Paris, qui posent sur leurs portes des affiches à la main, ornées de guitares à l'encre de la Chine, et apprennent à jouer de tous les instruments pour vingt-quatre

francs par mois. M. Pierre l'entendait sortir chaque soir en fredonnant ; il jugea qu'un homme qui chantait toujours devait être un homme heureux, et commença à penser que ce qu'il y avait de préférable après l'état de millionnaire était celui de musicien.

Là, en effet, le travail était nul ; car ce n'était point travailler que de souffler dans une flûte ou de racler des cordes à violon. Les enfants n'en faisaient-ils pas autant pour s'amuser ? Puis, on portait l'habit noir, le pantalon à sous-pieds, la chemise à boutons de nacre ; un musicien n'était point un ouvrier !...

Toutes ces considérations déterminèrent l'appréhen. Il s'encouragea lui-même à déclarer sa résolution à son oncle, et profita pour le faire d'un moment où celui-ci lui adressait de nouveaux reproches. Le quincaillier le laissa parler tant qu'il voulut ; puis, le prenant rudement par le bras :

—Ecoute, vaurien, dit-il : je suis las de ta faïnantise et de tes irrésolutions ; cependant, il ne sera point dit que François Godard aura abandonné le fils de sa sœur sans y être forcé. Tu veux être musicien maintenant ; c'est bien : demain tu auras un maître ; mais rappelle-toi ce que je vais te dire : si ce nouvel état te déplaît encore, je t'abandonne ; le jour où il ne te conviendra plus d'être musicien, tu pourras aller chercher un autre gîte et une autre table.

C'était la première fois que François Godard parlait avec calme ; aussi Pierre comprit-il que ce qu'il disait était sérieux ; cette pensée lui causa quelque épouvante ; il se fit donc violence, et prit ses premières leçons de musique avec plus d'attention ; mais l'effort fut de courte durée. A peine eut-il reconnu la difficulté de l'étude qu'il avait entreprise, que toute sa lâcheté lui revint. L'idée que cet essai était le dernier, et qu'il serait abandonné par son oncle s'il ne réussissait pas, acheva de l'abattre ; la nécessité qui aiguise les intelligences actives et redouble les véritables courages, écrase au contraire les âmes faibles et paresseuses. Rouvière se dit qu'il lutterait en vain contre les difficultés, et renonça à les vaincre.

Cependant il avait revu Antoine, qui, grâce à ses études patientes et suivies, n'était déjà plus un ouvrier ordinaire. Bien qu'il n'eût que dix-huit ans comme Rouvière, il se suffisait depuis

long-temps, et aidait même sa vieille mère qui demeurait avec lui dans un faubourg. Pierre alla souvent leur rendre visite autant par désœuvrement que par amitié, et rencontra chez eux un M. Alexandre qui demeurait sur le même carré que le jeune menuisier. Ce M. Alexandre était en tout point l'opposé de Pierre. Acteur inconnu d'un théâtre secondaire, il remplissait ses fonctions avec un zèle, un contentement qui ne se démentaient en nulle occasion. Pauvre et fort occupé, il n'en vantait pas moins sa profession qui lui semblait aussi facile que douce. C'était un de ces rares caractères qui s'adaptent aux circonstances comme à un moule dont ils prennent la forme, et qui trouvent dans tout ce qui arrive l'occasion d'une action de grâce ; véritables philosophes auxquels une joyeuse patience tient lieu de tout, et qui remplacent le bonheur par la bonne volonté.

Rouvière pensa, en voyant M. Alexandre, que les acteurs devaient être les gens les mieux partagés qui fussent ici-bas.

— Vous êtes donc bien content de votre sort ? demanda-t-il un jour au voisin d'Antoine.

— Pardieu ! il faudrait être difficile pour s'en plaindre.

— Vous n'avez point beaucoup de travail.

— Qui, moi ?... Mais je n'ai rien à faire, cher ami, absolument rien... C'est là l'agrément d'être artiste dramatique ; on fait son état... en s'amusant.

— Est-ce difficile de devenir acteur ?

— La chose du monde la plus simple... Il suffit de savoir lire et écrire, d'avoir un peu de mémoire, un peu de physique, un peu d'intelligence, un peu de bonne volonté ; enfin ce que tout le monde a.

— Cela me conviendrait tout-à-fait, murmura l'apprenti.

— Et gagne-t-on beaucoup ?

— Comment, si l'on gagne !.. des millions, cher ami... Voyez Le Kain, Talma, mademoiselle Mars.

— Décidément je suis né pour être comédien, dit tout haut Rouvière.

M. Alexandre recula de trois pas.

— Parlez-vous sérieusement, monsieur Pierre ?

— Très sérieusement.

— C'est une inspiration du génie, jeune homme ! Vous êtes instruit, joli garçon ; vous ferez votre chemin, c'est moi qui vous en réponds.

Puis, prenant une pose noble, et croisant les bras sur sa poitrine :

Ah ! vous voulez être comédien... Mais vous ne vous doutez pas encore des jouissances que procure notre profession !... Songez, monsieur Pierre... paraître en public sous de magnifiques vêtements, faire pleurer les femmes ; entendre des braves s'élever de toutes parts à votre seule

apparition en scène... Quelle joie et quelle gloire !..

En parlant ainsi, M. Alexandre avait l'air de s'attendrir sur lui-même ; il croyait avoir joui quelquefois d'un pareil triomphe.

— Mais comment faire pour débiter ? demanda Rouvière.

— Ne vous inquiétez de rien ; je me charge de cela.

Le lendemain, en effet, M. Alexandre conduisit Pierre au directeur de son théâtre. Celui-ci fut assez content de la tournure du jeune homme et consentit à l'essayer.

On allait monter une pièce nouvelle ; un rôle de quelque importance fut confié à Rouvière, qui eut ordre de se rendre exactement aux répétitions. Ce fut pour lui un premier désenchantement. Il n'avait jamais réfléchi au travail qu'exige la représentation d'une pièce de théâtre ; il fut effrayé de la multiplicité des précautions qu'il fallait prendre, des détails qu'on devait surveiller. Il avait cru jusqu'alors, comme la foule, qu'il suffisait à l'acteur de savoir par cœur un rôle, et le déclamer selon l'inspiration du moment ; mais lorsqu'il vit que chaque geste, chaque inflexion de voix, chaque mouvement était longuement étudié, son enthousiasme pour la profession de M. Alexandre se refroidit singulièrement. Les répétitions lui prenaient d'ailleurs la meilleure part de ses journées, et il acquit la certitude que ces prétendus oisifs qui *faisaient leur état en s'amusant* travaillaient quinze heures sur vingt-quatre. Cette découverte l'eût probablement décidé à se retirer sur le champ s'il n'eût été retenu par la vanité. L'espoir de paraître en public sous des habits de prince le séduisait. Puis, l'engagement qu'il avait pris avec le directeur était formel, et laissait son renvoi ou sa conservation à la volonté de celui-ci.

Pierre avait appris son rôle mot pour mot, mais sa paresse habituelle l'avait empêché d'en étudier les effets. Le directeur qui avait été frappé de la langueur monotone de son débit, en dit quelques mots ; mais M. Alexandre avait répondu que tout cela s'échaufferait à la lumière des quinquets, et que les acteurs d'un vrai talent ne *se sentaient* que devant le public.

Cependant Pierre avait abandonné son maître de musique depuis les premières répétitions. Il ne pouvait en effet se destiner en même temps à deux professions, et nous avons dit combien celle du théâtre lui avait plu après sa conversation avec M. Alexandre. Le quincailleur ignorait ce nouveau changement, car le jeune homme, craignant sa colère, ne comptait lui en parler qu'après son succès.

Enfin le jour de la première représentation arriva : Rouvière, qui avait passé une partie du jour au théâtre, se présenta chez son oncle pour dîner,

mais il trouva le marchand occupé à lire une lettre qui semblait l'irriter beaucoup.

—D'où viens-tu ? dit-il brusquement dès qu'il aperçut son neveu.

Le besoin d'échapper aux réprimandes avait rendu Pierre habile aux mensonges.

—Je viens de prendre ma leçon de musique, répondit-il.

—C'est faux ! s'écria le quincaillier.

Et le saisissant au collet d'une main, tandis que de l'autre il lui montrait la lettre qu'il venait de recevoir :

—Regarde, dit-il, drôle, ce qu'on m'apprend sur ton compte ; depuis un mois ton maître ne t'a point vu, et l'on m'écrit que tu veux te faire comédien.

Rouvière fut forcé d'avouer que cela était vrai.

—Pierre, reprit alors le marchand, j'ai été indulgent avec toi autant que je l'ai pu, mais je t'avais averti que cet essai était le dernier. Tu veux te faire baladin par paresse, soit, mais rappelle-toi bien que tu n'as plus d'oncle ici ; te voilà arrivé tout à l'heure à l'âge d'homme sans avoir d'état... tu subiras les conséquences de ta lâcheté... Sois maudit ! et va-t'en.

En parlant ainsi, François Godard, furieux, poussa rudement son neveu dans la rue, et ferma la porte sur lui.

Le premier mouvement de Rouvière fut la colère.

—Eh bien, dit-il, puisqu'on me chasse, je ne reviendrai plus.

Et il prit sa course vers le théâtre comme s'il eût craint d'être rappelé.

L'heure de l'ouverture était arrivée, il courut s'habiller ; puis, après une attente qui lui parut éternelle, les trois coups furent frappés, et la toile se leva lentement. Pierre était en scène et devait parler le premier ; mais l'éclat des lumières, la vue de cette foule agitée, lui ôtèrent subitement la mémoire : il ne fut retiré de l'espèce d'étourdissement qui l'avait saisi que par le murmure du public étonné... Le souffleur lui ayant alors envoyé les premiers mots de la scène, il retrouva ses souvenirs et put débiter son rôle.

Cependant sa première hésitation avait indisposé les spectateurs ; sa voix mal affermie, l'inexpérience de ses mouvements, furent remarqués ; on prit en plaisanterie toutes les phrases de son rôle, et au moment où il quitta la scène une légère risée s'éleva dans la salle et le poursuivit dans les coulisses.

Il y rencontra en arrivant l'auteur furieux.

—Vous serez cause de la chute de ma pièce, monsieur ! s'écria-t-il ; on ne se charge pas d'un rôle quand on n'en sait même pas le premier mot.

Pierre allait répondre, lorsque le régisseur l'a-

vertit que c'était à lui de reparaitre. La précipitation avec laquelle il s'élança sur le théâtre pour ne point manquer son entrée, excita un frémissement moqueur dans le public ; Pierre se troubla davantage ; de nouvelles gaucheries amenèrent de nouveaux rires, puis des applaudissements ironiques mêlés de sifflets.

Le débutant rentra au foyer tout égaré, et les scènes suivantes furent jouées au milieu des huées. Cependant un acte dans lequel Rouvière ne se montrait point fut applaudi, et la pièce semblait devoir se relever, lorsque son tour de reparaitre arriva. A son aspect les éclats de rire recommencèrent. Pierre perdit complètement la tête : il jouait le rôle d'un jeune prince qui retrouvait son père depuis longtemps perdu. Il avait été convenu qu'il se jetterait au cou de l'acteur qui représentait ce personnage ; mais au moment où celui-ci, feignant d'être vaincu par l'émotion, tomba à genoux, Pierre, au lieu de le suivre dans ce mouvement, resta debout, embrassant avec amour le chapeau et la perruque du vieillard restés entre ses bras.

Un rire inextinguible s'éleva de toutes parts, et la pièce n'alla pas plus loin.

Rouvière, poursuivi par les lazzis du public et les malédictions de l'auteur, s'enfuit dans les coulisses d'abord, puis dans la rue, encore revêtu de son costume de prince. Il fut arrêté par deux garçons de théâtre qui le sommèrent de laisser ces habits qui ne lui appartenaient point ; on lui jeta ses vêtements ordinaires, et il se hâta de s'échapper, entendant encore dans la salle les cris et les sifflements de la foule.

Dans le premier instant il ne songea qu'à s'éloigner le plus vite possible du lieu où il venait de subir une si cruelle humiliation ; mais lorsqu'il eut perdu de vue la salle de spectacle, il s'arrêta subitement. Il se rappela alors que son oncle l'avait chassé le matin, et qu'il était sans asile. Ce souvenir acheva de le décourager, et s'appuyant sur une borne, il se mit à pleurer amèrement.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était là, lorsqu'un bras vint s'appuyer sur le sien, et une voix connue lui dit :

—Eh bien, monsieur Pierre !

Il se détourna : c'était M. Alexandre.

—Laissez-moi ! s'écria Rouvière en se dégageant ; c'est vous qui êtes la cause de tout ceci.

—Est-il enfant ! reprit Alexandre. Quoi ! parce que le public digérait mal aujourd'hui, et qu'il s'est amusé de l'acteur au lieu de s'amuser de la pièce?... Mais, cher ami, cela m'arrive tous les jours ; le public, voyez-vous, est l'ami du comédien : est-ce qu'on se fâche parce qu'un ami vous plaisante?... Allons, ne prenez pas la chose au sérieux à ce point ! Au

total, vous avez été excellent pour un débutant... un peu gêné, un peu décousu, un peu froid, mais du reste très bien... une autre fois tout ira mieux, et vous serez plus heureux.

—Une autre fois ! s'écria Rouvière ; je veux être lapidé si je remonte jamais sur votre infernal théâtre.

—Au fait, je commence à croire que vous n'êtes point assez philosophe pour devenir acteur. Si j'avais pris les choses autant à cœur que vous, il y a long-temps que je serais mort.

M. Alexandre tâcha encore de consoler Pierre à sa manière ; puis voyant qu'il n'y pouvait réussir, il lui proposa de le reconduire jusque chez lui. Rouvière fut alors obligé d'avouer la vérité, et de déclarer qu'il n'avait pas où passer la nuit.

—Eh ! que ne parliez-vous ! s'écria le comédien ; j'ai un excellent lit où il y a place pour deux, venez ; cela se trouve d'autant mieux qu'il me reste du pain et du fromage de mon dîner ; nous souperons en vrais artistes, sans luxe mais gaiement.

Pierre n'avait point à choisir ; il accepta donc l'hospitalité de M. Alexandre ; mais le lendemain tous les embarras de sa situation lui apparurent. Il était sans ressources, et son oncle l'avait chassé dans des termes qui ne permettaient point un retour au moins immédiat. M. Alexandre, à qui il fit part de sa triste position, réfléchit un instant, puis lui prenant la main.

—Ecoutez, dit-il, cher ami ; vous ne voulez point vous exposer à de nouveaux caprices du public ; je respecte cette susceptibilité ; mais il faut pourtant que vous trouviez où manger et où dormir. Vous ne savez rien faire (ce qui, soit dit en passant, est une preuve nouvelle que vous êtes né pour être artiste) ; vous n'avez aucune inclination à vous mettre goudat ni scieur de bois ; il faut donc que vous trouviez une industrie qui vous fasse vivre sans trop de fatigue : j'ai votre affaire. Je vais vous présenter à notre chef de claqueurs, qui vous enlèvera comme membre de l'entreprise de succès dramatiques et comme marchand de billets.

Pierre eût préféré tout autre chose ; mais la faim commençait à se faire sentir, et l'appétit fait capituler facilement les scrupules d'orgueil ; il se résigna à voir l'homme dont M. Alexandre lui avait parlé, et à accepter la place qui lui était offerte.

Son arrivée fit sensation parmi les revendeurs de contremarques ; on le montra au doigt en le désignant pour l'acteur qui avait été si cruellement sifflé la veille, et peu s'en fallut que ses débuts à la porte du théâtre ne fussent aussi mortifants que ceux qu'il avait faits au dedans.

Cependant au bout de quelques jours on s'habitua à le voir, et lui-même se fit à sa nouvelle position. Il eut bien quelque pudeur à sur-

monter, quelques remords à vaincre ; mais là où la paresse domine, la fierté s'use vite ; il était payé en oisiveté de ce qu'il sacrifiait en dignité, et il s'accommoda de ce marché.

Il y avait d'ailleurs dans cette condition incertaine, tenant le milieu entre l'ouvrier et le bourgeois, quelque chose qui convenait à ses goûts. On pouvait l'appeler maintenant sans ironie *monsieur Pierre*. A la vérité son industrie le mêlait à des escrocs ; mais ces escrocs ne faisaient rien et ne portaient point de veste !

Les deux mois que Rouvière passa dans cette société lui furent plus funestes que tout le reste. Il acheva de s'accoutumer à la flânerie, et perdit ce qu'il pouvait avoir encore de délicatesse ou d'énergie. Les industries clandestines ont cela de malheureux qu'elles habituent aux détours et à la fraude ; ce sont des apprentissages de fourberie dans lesquels l'esprit s'aiguise, mais où la moralité se perd tôt ou tard.

Un matin que Pierre s'apprêtait à sortir pour aller chercher les billets qu'il devait vendre le soir, on vint l'avertir que son oncle voulait le voir. Surpris de cette demande, il se hâta pourtant de se rendre à la rue Sainte-Avoye où il trouva François Godard mourant. Le quincailleur lui tendit la main en signe de pardon et voulut parler, mais il ne put y parvenir ; peu à peu le râle de l'agonie s'empara de lui, et il mourut.

Rouvière fut ému de cette fin subite ; mais lorsqu'il apprit que son oncle en mourant le laissait héritier de tout ce qu'il possédait, la douleur fit bien vite place à l'enchantement. Il allait donc enfin pouvoir vivre à sa guise ; il ne serait plus tourmenté pour le choix d'un état ; il était riche sans peine par droit de naissance !... il en jetait des cris de joie et pleurait dattendrissement sur son bonheur.

Cependant il fallait avant tout liquider la succession du quincailleur, qui, comme toutes les successions de marchand, était fort compliquée d'intérêts divers, sinon fort embrouillée. Pressé de jouir, et d'ailleurs incapable de s'occuper d'aucune affaire sérieuse, Pierre prit possession du tout sans remplir les formalités exigées. Il en résulta des procès de tout genre qui lui enlevèrent une partie de son héritage ; il vendit à perte tout ce que contenait la boutique de son oncle, et ayant enfin réussi, après beaucoup d'ennuis et de débats, à réaliser quarante mille francs, il résolut de vivre bourgeoisement avec les intérêts de cette somme.

Il choisit un faubourg élégant, y meubla un logement de garçon, et prit toutes les habitudes d'un rentier.

Ses anciens camarades, qui apprirent son changement de position, admirèrent son bonheur ; car la réussite nous relève toujours aux yeux du

vulgaire, même lorsque nous n'avons rien fait pour la mériter ; ce ne fut plus *monseigneur Pierre* pour rire, et quelques uns de ceux qui l'avaient le plus raillé sur sa vaniteuse paresse devinrent ses flatteurs habituels.

Quant à Antoine, il se contenta de lui dire :
—Tu as trouvé l'état qu'il te faut, restes-y et sois sage.

M. Alexandre aussi se montra sincèrement heureux de l'aisance inattendue de son ancien protégé ; mais il ajouta qu'il ne s'en étonnait point, et que de toute manière il était destiné à faire fortune, et que s'il eût persévéré au théâtre, il fût inmanquablement devenu sociétaire des Français et pensionnaire du gouvernement.

Rouvière trouva d'abord de grandes jouissances dans sa position nouvelle ; il ne pouvait se constater assez de fois à lui-même qu'il était son maître, et qu'il pouvait vivre à ne rien faire. Cependant à la longue il se lassa de ce bonheur ; ses journées étaient vides, ses soirées inoccupées ; il n'aimait ni la conversation ni la lecture, et la promenade n'était pas toujours possible. Quand il eut épuisé tous les moyens innocents de perdre son temps, qu'il eut reconnu que l'ennui était au bout de tout, il voulut en essayer d'autres ; et dans le désespoir de se créer une occupation, il résolut de se créer des vices.

Il y avait près de chez lui un estaminet assez mal hanté, d'où il entendait sortir chaque soir des chants et des cris de joie ; il y entra pour voir s'il pourrait y trouver quelque distraction. Un ancien claqueur qu'il y trouva le présenta aux habitués, et au bout de quelques heures Pierre fut tout-à-fait à l'aise avec ses nouvelles connaissances. Il revint à l'estaminet le lendemain et les jours suivants. Il ne s'y présentait d'abord que le soir ; mais insensiblement il y arriva plus tôt et en sortit plus tard ; enfin il y passa bientôt ses journées entières. Il devint joueur, ivrogne, querelleur ; ses affaires se dérangèrent, et il fallut toucher à son capital.

(Suite et fin au prochain numéro.)



UN ÉPISODE DE LA VIE DE MARIE STUART.

M. ALEXANDRE DUMAS vient de publier un nouvel ouvrage intitulé *les Stuarts*. Ce livre n'est pas une histoire froidement et péniblement rédigée. M. ALEXANDRE DUMAS a porté dans ses investigations historiques son imagination, sa verve, son style et cette aptitude particulière qui le porte à tout dramatiser. L'histoire des Stuarts a toute l'allure d'un drame et le caractère attachant d'un roman. Le morceau suivant en est extrait.

Dès les premiers jours de son mariage, la reine avait pu juger à quel homme frivole et inconsidéré elle avait, sur des apparences trompeuses, confié le bonheur de toute sa vie. Darnley était pire que

méchant ; il était faible, irrésolu et emporté, de sorte que, manquant de la persistance et de la dissimulation nécessaire pour arriver à son but, il voulait y parvenir par des brutalités ou des surprises. Pour le moment, celui qu'il ambitionnait était d'obtenir la couronne matrimoniale que Marie avait accordée à François II ; car, tant qu'il n'était pas revêtu de cette dignité, que Marie seule pouvait lui accorder, il n'était pas le roi, mais seulement le mari de la reine. Or, après l'épreuve qu'elle avait déjà faite de son caractère, Marie était résolue de ne céder à ses désirs sous aucun prétexte.

Darnley, qui, dans sa mobilité éternelle, ne pouvait comprendre chez les autres une résolution ferme et arrêtée, chercha, non point dans Marie elle-même, mais dans les personnes qui l'entouraient, la cause de ses refus ; il lui parut alors que l'homme le plus intéressé à ce qu'il n'obtînt pas cette couronne matrimoniale, objet de tous ses désirs, était Rizzio, qui, ayant vu tomber autour de lui toutes les influences, et ayant conservé la sienne, devait naturellement craindre encore plus celle d'un mari que celle d'un demi-frère. Il considéra donc dès ce moment Rizzio comme le seul obstacle qui s'opposât à ce qu'il fût véritablement roi, et résolut de s'en défaire.

Il ne fut pas difficile à Darnley, en cette occasion, de trouver une meurtrière sympathie dans ceux-là mêmes qui entouraient le trône. Les nobles n'avaient pas vu sans une profonde jalousie un simple serviteur comme l'était Rizzio arriver à la place de secrétaire intime de la reine. Ils n'avaient pas compris ou avaient fait semblant de ne pas comprendre les causes réelles de cette faveur, qui était d'abord la supériorité incontestable de Rizzio sur eux-mêmes, supériorité qui était si grande, que Marie eût été forcée, pour trouver l'équivalent de ce qu'il lui offrait, de chercher parmi les hommes les plus lettrés du clergé catholique, ce qui n'eût pas manqué de soulever contre elle tous ceux de la religion réformée, qui eussent vu dans ce choix de la reine une nouvelle preuve de son antipathie pour le culte nouveau. Tous regardaient donc Rizzio comme un parvenu et non pas comme un homme de mérite déplacé par une erreur de naissance et remis dans la position qui lui convenait par une espèce de remords de la fortune. D'ailleurs on voulait perdre la reine, et tant que Rizzio existait, la chose, grâce aux bons conseils qu'il en recevait, devenait à peu près impossible. La mort du secrétaire fut donc résolue.

Les deux principaux complices de toute cette affaire furent donc, après Darnley, son premier instigateur, James Louglas, comte de Morton, chancelier du royaume, dont nous avons déjà parlé, non seulement comme d'un ami, mais encore comme d'une créature de Murray, et lord Ruthwen, oncle du roi par les femmes, seigneur issu d'une des plus nobles familles d'Écosse, mais énervé par la débauche, et déjà pâle et fiévreux de la maladie mortelle qui devait le tuer dix-huit mois après l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire aux derniers jours de février 1566.

Morton et Ruthwen ne tardèrent pas à ras-

sembler un nombre suffisant de complices ; ces complices étaient le bâtard de Douglas, André Karrew et Lindsay ; ils s'adjoignaient en outre, mais sans leur dire dans quel but, 150 soldats qui eurent ordre de se tenir prêts tous les soirs de sept à huit heures.

Vers le même temps, Rizzio reçut plusieurs avis par lesquels on lui disait de se tenir sur ses gardes, sa vie étant menacée, et surtout de se défier d'un certain bâtard. Rizzio répondit que depuis long-temps il avait fait le sacrifice de sa vie à sa position, et qu'il savait bien qu'un homme né dans une aussi basse condition qu'était la sienne ne s'élevait pas impunément au point où il était arrivé ; que, quant au bâtard dont on lui parlait, et qu'il croyait être le comte de Murray, il saurait, tant qu'il vivrait, le tenir si loin de lui et de la reine, qu'il ne croyait pas que ni l'un ni l'autre eussent quelque chose à craindre.

Rizzio demeura donc, sinon dans la sécurité, du moins dans l'indifférence, et cela tandis que ses ennemis, déjà d'accord sur son assassinat, ne discutaient plus que sur la manière dont il devait être mis à mort. Morton, fidèle aux traditions de son ancêtre, Douglas Attache Grelot, voulait que comme les favoris de Jacques II au pont de Lander, Rizzio fût arrêté, jugé et pendu, ce qu'en sa qualité de grand-chancelier du royaume il assurait ne devoir souffrir aucun retard ; Darnley, qui, outre les autres reproches qu'il croyait avoir à adresser à Rizzio, le soupçonnait encore, et fort injustement selon toutes les probabilités, d'un commerce adultère avec la reine, insista pour qu'il fût assassiné sous les yeux de Marie, s'inquiétant peu des accidens qui, chez une femme enceinte de sept mois, pouvaient résulter d'un tel spectacle.

Quelques jours après, les nobles reçurent avis que Rizzio devait, le lendemain, qui était le 9 mars, souper chez la reine, avec la comtesse d'Argyle, Marie Seyton et quelques autres de ses femmes. Marie donnait effectivement de temps en temps ainsi quelques soupers intimes, dans lesquels elle laissait de côté tout l'appareil de la royauté ; heureuse quand elle pouvait, à l'exemple de son père, Jacques V, jouir quelques instans de cette liberté si douce à ceux qui sont constamment enchaînés par les règles de l'étiquette ! Ces soupers ne se composaient ordinairement que de femmes, et Rizzio seul y était admis, grâce à son talent de musicien. Les conjurés n'avaient donc à craindre d'autres résistance que celle de la victime elle-même, et il était connu qu'en présence de la reine Rizzio, rendant justice à la bassesse de sa naissance, ne portait ni épée ni poignard.

Le 9 mars, vers six heures du soir, les cent cinquante soldats furent introduits dans le château par le roi lui-même, qui se fit reconnaître de la sentinelle placée à l'une des portes, et les conduisit dans une cour intérieure, sur laquelle donnaient les fenêtres du cabinet de Marie Stuart. Arrivés là, ils se rangèrent sous un grand hangard, afin de n'être point vus, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver sans cette précaution, le parc étant couvert de neige.

Cette première disposition prise, Darnley revint

trouver les seigneurs qui l'attendaient dans une salle basse, et, les faisant monter par un escalier tournant, il les conduisit jusque dans la chambre à coucher de la reine, qui était attenante au cabinet où soupaient les convives, et de laquelle on pouvait entendre tout ce qu'ils disaient ; puis les laissant là, dans l'obscurité, en leur recommandant d'entrer seulement quand ils l'entendraient s'écrier : A moi ! Douglas ! Il fit retour par un corridor, et, ouvrant une porte secrète, il entra dans le cabinet, et vint s'appuyer au dossier du fauteuil sur lequel était assise la reine.

Les trois personnes qui tournaient le dos à cette porte, et qui étaient Marie Stuart, Marie Seyton et Rizzio, n'avaient pas vu s'approcher le roi ; mais les trois personnes qui lui faisaient face étaient restées immobiles et muettes en le voyant paraître. La reine, en les voyant ainsi changer de maintien, se douta que quelque chose d'étrange se passait derrière elle, et se retournant vivement, elle aperçut Darnley, le sourire sur les lèvres, mais si affreusement pâle, qu'elle prévint aussitôt que quelque chose de terrible allait se passer. En ce moment, et comme elle allait l'interroger sur sa présence inattendue, on entendit dans la salle voisine un pas lourd et traînant qui s'approchait de la tapisserie, qui, en se soulevant lentement, laissa voir lord Ruthwen, armé de toutes pièces, pâle comme un fantôme et tenant une épée nue à la main.

— Que voulez-vous, mylord ? s'écria la reine, et que venez-vous faire chez moi armé ainsi ? Avez-vous le délire, et faut-il que je vous plaigne ou que je vous pardonne ?

Mais Ruthwen, sans répondre, étendit son bras armé vers Rizzio, et cela avec la lenteur d'un spectre ; puis d'une voix sourde :

— Ce que je viens faire ici, Madame, répondit-il, je viens chercher cet homme !

— Cet homme, s'écria la reine en se rangeant derrière Rizzio, cet homme ! et qu'en voulez-vous faire ?

— *Giustizia ! Giustizia !* se mit à crier Rizzio en se jetant à genoux derrière Marie, et en saisissant le bas de sa robe.

— A moi, Douglas ! s'écria le roi.

Au même instant, Morton, Karrew, le bâtard de Douglas et Lindsay se précipitèrent dans le cabinet avec tant de violence, qu'ils renversèrent la table pour arriver plus tôt jusqu'à Rizzio, qui, espérant que le respect dû à la reine le protégerait, se tenait toujours derrière elle. Marie, de son côté, faisait face aux assassins avec un calme et une majesté suprêmes ; mais ils étaient trop avancés pour reculer, et André Karrew, lui mettant le poignard sur la poitrine, la menaça de la frapper si elle ne se retirait pas. Au même moment, Darnley, la saisissant à bras le corps l'enleva avec violence et sans aucun égard pour sa grossesse, tandis que le bâtard de Douglas accomplissant la prédiction fatale, arrachait le poignard qui était suspendu à la poitrine du roi et en frappa Rizzio. A ce premier coup, le malheureux tomba en jetant un cri ; mais, se relevant aussitôt, il se traîna sur ses genoux du côté de la reine qui ne cessait de se débattre en criant : Grâce ! grâce ! Mais, avant qu'il eût pu l'atteindre, tous se ruèrent sur lui, et tandis que les uns continuaient de frapper, les

autres, le traînant par les pieds hors du cabinet, laissèrent sur le plancher cette longue traînée de sang qu'on y voit encore aujourd'hui ; puis, lorsqu'il fut dans la chambre à côté, chacun, s'animant l'un par l'autre, voulut frapper son coup, de sorte que l'on compta sur le cadavre cinquante-six blessures, dont plus de vingt étaient mortelles.

Pendant ce temps, Darnley tenait toujours la reine, qui, ne croyant pas encore Rizzio mort, ne cessait de crier grâce ; lorsque enfin Ruthwen reparut, plus pâle encore que la première fois, et si faible, que, sans pouvoir parler, il s'assit sur un fauteuil, répondant aux interrogations de Darnley par un signe de tête ; et en lui montrant son poignard tout ensanglanté, qu'il remettait dans le fourreau ; alors Darnley lâcha Marie, qui fit deux pas vers Ruthwen.

—Debout ! mylord, debout ! dit-elle ; on ne s'assied pas devant la reine sans en avoir reçu la permission ; debout ; et sortez d'ici.

—Ce n'est point par insolence que je m'assieds, mais bien par faiblesse, répondit Ruthwen ; car j'ai fait aujourd'hui, pour le service de votre mari et le bien de l'Écosse, plus d'exercice que mon médecin ne me le permet.

—Mylord, reprit la reine, il se peut que je ne puisse jamais me venger, car je ne suis qu'une femme ; mais celui qui est là, dit-elle en se frappant le sein avec une énergie qui n'appartenait pas à une femme, ou ne portera pas le nom de mon fils, ou vengera sa mère.

Et à ces mots, elle disparut, fermant la porte avec violence.

Pendant la nuit, Rizzio fut enterré sans pompe et sans bruit au seuil du temple le plus proche.

ALEXANDRE DUMAS.



LE DEDANS JUGÉ PAR LE DEHORS.

CONCLUSION.

LA BARBE.

De grandes moustaches chez celui qui n'est pas militaire cachent une vilaine bouche ou de vilaines dents, sauf le cas où elles sont l'ornement d'un officier de la milice citoyenne : alors elles ne sont plus que l'enfantillage d'un d'adai jouant au soldat.

Le collier de poils est parfaitement porté... par les cochers de fiacre et les sergens de ville.

Les favoris coupés au niveau de la bouche et ceux qui, minces dans le haut, vont en s'élargissant occuper l'espace compris entre la bouche et l'oreille, sont la parure naturelle du serrurier, du marchand de vin, du commissaire et du marchand de remplaçans militaires.

Le peintre de dixième ordre porte la mouche à la Vandick ou à la Henri III.

Mais la barbe à tous crins est le propre des modèles d'atelier, des poètes incompréhensibles, des mendians de village et des lions parisiens, à qui elle tient lieu de crinière.

LA CRAVATE.

La cravate change suivant notre âge. Avant 10 ans nous avons le cou libre de tout frein ; — jusqu'à 18 ans la cravate est un objet d'utilité. — de 20 à 25 ans elle devient un objet d'agrément ; nous cherchons à bien encadrer notre visage ; c'est facile, et supportons gaiement le joug du collier ; — à 30 ans l'encadrement commence à être une étude, — à 40 ans c'est un travail ; le collier se change en un carcan, nous aspirons au repos. Passé cet âge, nos dernières prétentions à la beauté, qui lui ont survécu vingt ou trente ans seulement, s'éteignent, et la cravate devient ce qu'elle veut ; nous n'y prenons pas garde ; elle s'affaisse, se laisse humilier, écraser par le col de chemise, ou se métamorphose en un sac dans lequel nous enfonçons le menton, la bouche et même le bout du nez.

La forme, la couleur, l'ajustement de la cravate, se modifient donc suivant l'âge, et aussi selon le caractère et la position sociale des individus.

Une cravate molle, lâche et nouée avec négligence vous signalera le *viveur*, — une cravate roide, brune et serrée vous fera reconnaître l'humoriste, le *mauvais coucheur*.

Le militaire en retraite reste fidèle au collet noir bordé d'un liseré blanc ; — Le médecin, l'artiste, l'avocat (nous ne parlons pas de l'avocat amateur), portent la cravate sans prétention, roulée sans roideur, et s'abstiennent de col de chemise.

On distingue encore le provincial, dont la race se perd tous les jours, au col de crinoline (5 ans de durée.)

Le fashionable emprisonne son cou dans un col de satin tiré à quatre épingle.

L'ex-chansonnier du caveau, l'antique adorateur de Mlle. Mars, l'incroyable de l'an IX, le littérateur de l'empire, sont ornés, à l'endroit dont nous parlons, d'une espèce de turban blanc dans lequel leur visage ridé nage comme un macaron sur un fromage à la crème.

LES GANTS.

L'homme mal élevé ne met des gants que dans les occasions solennelles ; aussi ne sait-il pas se ganter : il prend des gants dont la couleur ne s'assortit pas à sa toilette, des gants trop étroits ou des gants trop larges. S'il les met, il ne sait plus que faire de ses mains ; s'il ne les met pas, il les chiffonne et ne tarde pas à les fourrer dans sa poche.

Celui qui porte des gants sales et troués vers les ongles, est un pauvre honteux.

Les gants de 19 sous ne sont permis qu'aux commis de nouveautés, aux banquiers de petite ville et aux clercs d'huisserie.

Tout individu qui porte des gants de coton, doit se coiffer le soir d'un bonnet de même étoffe.

L'homme de bonne compagnie sait choisir, mettre, porter et ôter ses gants avec goût. Le fat les prend collans à ce point qu'il ne peut ni remuer les doigts ni plier la main : aussi tient-il sa canne à doigts tendus, comme polichinelle tient son bâton.

LA CANNE.

Le rotin est provincial, — le jonc est perruque, — la canne noueuse est faubourienne, — la grosse canne est commune, — la grande est *compagnon du devoir*, — la trop petite est bête, — la canne à pipe, à flageole, à parapluie, est stupide.

Une pomme ornée de pierreries est maniérée, — une tête de coquille est disgracieuse, — une longue pomme est *rococo*, — une pomme sculptée en manière de tête est de mauvais goût, — une pomme à tabatière, à musique, à sifflet, à lorgnette, est *commis-voyageur*.

Le gamin qui fait l'homme traîne sa canne sur le pavé ; — le paysan qui singe le Monsieur fait faire à son bâton autant d'enjambées qu'il en fait lui-même ; — le flâneur frotte le pommeau de sa canne à sa bouche, à son menton ; — l'homme joyeux tient sa canne par le milieu et tape du pommeau le creux de son autre main ; — l'homme triste et réfléchi la porte collée perpendiculairement à sa jambe ; — le distrait, frappe tout ce qu'il rencontre, sans excepter les jambes des passans ; — l'étudiant la fait tourner en moulinet au nez de tout le monde — le rentier la porte sous le bras ; — le musard la tient des deux mains sur son dos, et le mouchard la pend à un bouton de son habit.

LA CHAUSSURE.

Une chaussure fine, toujours propre et brillante, est le cachet de la véritable élégance.

Vous tous qui possédez des oignons ou des durillons saillans, et vous tous dont la santé exige impérieusement des semelles épaisses, soyez académiciens si vous voulez, hommes de talent si vous pouvez ; soyez bons époux et bons pères, payez bien vos contributions, vous en avez le droit ; mais n'élevez pas votre ambition jusqu'au titre de dandy : vous êtes à jamais exclus du monde fashionable.

Un fashionable doit prendre le matin des bottes de cavalier (le cheval n'est pas indispensable, mais les éperons sont de rigueur) ; dans le jour, il doit les remplacer par des bottes de ville et le soir par des souliers vernis.

Se montrer à l'Opéra, aux Italiens ou dans un salon, chaussé en bottes, être vu dans la rue en souliers, être rencontré à la campagne autrement qu'en fines guêtres lacées, c'est à en mourir de honte..... C'est pis que cela ! c'est à n'être jamais admis au Jockey's-Club.

Nous aurions à examiner les différentes chaussures, nous aurions à parler du costume en général, de la coupe et de la couleur des habits en

particulier, du geste, des poses du corps, du timbre et des inflexions de la voix, du débit, de l'accent, de la prononciation, enfin des habitudes, des goûts, des manies et des ridicules ; mais en voilà déjà beaucoup pour un seul article. Arrêtons-nous donc, du moins pour aujourd'hui.

CH. PHILIPPON.—(Le Charivari.)

PENSÉES.

Celui qui n'a jamais senti le charme d'une amitié franche et désintéressée, ignore tout le bonheur qu'un homme peut recevoir d'un autre homme.

Beaucoup de gens prennent des amis comme un joueur prend un jeu de cartes. Ils s'en servent tant qu'ils espèrent gagner. Quand leur partie est faite, il les jettent au rebut, et en veulent de nouveaux, qu'ils traitent de même.—Young.

QUÉBEC :

SAMEDI, 26 DÉCEMBRE 1840.

Le propriétaire de cette feuille croit devoir remercier le public de ce qu'il a bien voulu favoriser son entreprise au delà même de ses espérances.

On lit dans le *Mercury* de Samedi :—

« Hier au soir eut lieu à l'Institut des Artisans une réunion nombreuse de jeunes gens, pour considérer la convenance de former une association ou d'adopter quelque plan pour leur avancement mutuel. M. Healy fut appelé au fauteuil. Plusieurs Messieurs Anglais et Canadiens parlèrent avec talent sur l'importance de mettre le temps à profit pour relever leur caractère, et sur les avantages de l'association. Après quelques débats sur la convenance de former une nouvelle société, il fut décidé que le plan le plus avantageux était de s'unir à l'Institut des Artisans ; et à la clôture de l'assemblée une quarantaine devinrent membres en payant la souscription annuelle. Nous voyons avec plaisir chez nos jeunes gens la disposition à s'instruire ; et nous espérons que les bourgeois qui n'ont pas encore accédé au plan de fermer leurs boutiques, lorsqu'ils verront se manifester des dispositions si louables, ne tarderont pas à donner à leurs employés de plus grandes facilités pour leur instruction. »—*Canadien*.

Les personnes de la campagne préposées comme AGENTS à la circulation du JOURNAL DES FAMILLES, voudront bien agir en cette qualité pour le JOURNAL DES ÉTUDIANS.

CONDITIONS.—Le prix de l'abonnement à l'année, est de SEPT CHELINS et DEMI (frais de poste non compris), payables 7½ d. au bout de chaque mois.

Toutes communications doivent être adressées *franc de port*, au propriétaire-imprimeur, J. V. DE LORME.

Les annonces sont insérées aux prix et conditions ordinaires des autres établissemens de cette ville.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. V. DE LORME,
QUÉBEC, RUE ST. JEAN, N^o 18.